

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ÉGYPTOLOGIE - 62

BULLETIN DE LA
SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ÉGYPTOLOGIE

RÉUNIONS TRIMESTRIELLES
COMMUNICATIONS ARCHÉOLOGIQUES

N° 62 Octobre 1971

Assemblée générale du 16 octobre 1971 3
Rapport financier 6

J. HUMBERT : Les monuments égyptiens et égyptisants de Paris 9

J.-Ph. LAUER : Travaux et découvertes à Saqqarah (1970-1971) 30

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DE LA SOCIÉTÉ GÉNÉRALE D'ÉGYPTOLOGIE

16 OCTOBRE 1971

La séance est ouverte à 17 h 05 sous la présidence de M. Jean Vercoutter, vice-président, en l'absence de M. Jean Leclant.

Compte rendu de la précédente Assemblée générale :

M[me] France Le Corsu, secrétaire, donne lecture du procès-verbal de la précédente Assemblée générale du 17 octobre 1970, qui est adopté à l'unanimité.

Election d'un tiers des membres élus du Comité :

Sont réélus : M. l'Abbé Cazelles, M. Christophe, M. le Professeur Maystre, Comte Pirenne, M. le Professeur Schott. Le vote comportait 102 bulletins, dont 8 modifiés et 7 nuls.

Membres excusés :

M. Bassier, M. Bernhaupt, M[me] Billot, M[me] Charmelot, M. Coulon, M. Croissant, M. Debergh, M. Kœfoed-Petersen, M[lle] Kuény, M[me] Lacheny, Prof. Leclant, Prof. Murat, M[me] Parent, Comte Pirenne, M. Rouley, M[me] Sabathier, M. Valeur, Prof. Heerma van Voss.

Présentation de nouveaux membres :

Mme Beaux, Mlle Baccolini, M. Castillos, Mme Chamecki, M. Chemoul, Comtesse de Clermont-Tonnerre, Mlle Cornuault, M. Croissant, M. Delfour, Mme Delord, M. Duteil, Mlle Erede, Mlle Girardin, M. Humbert, Mme von Kanel, M. Labre, Mme Le Blay, M. Robert, M. Rouanet, Comtesse des Roys, M. Saad, M. Sadoun, M. Saint Marc, M. Sourdive, Prof. Stracmans.

Nécrologie :

Ces derniers mois, plusieurs égyptologues et amis de notre science ont disparu. Notre Société salue avec émotion leur mémoire.

Le 23 juillet, Keith Cedric SEELE nous quittait à l'âge de 73 ans, après une longue carrière à l'Institut Oriental de Chicago, marquée d'importants travaux : publication du grand temple de Médinet Habou, recherches à Karnak et dans les tombes thébaines. Dans la Nubie vouée à la submersion, il avait mené des fouilles d'un intérêt exceptionnel, dans le secteur de Kalabsha, puis surtout dans celui de Ballana. Ceux qui l'ont vu au milieu de la masse considérable de documents qu'il avait rapportés, en particulier des grandes sépultures contemporaines du Protodynastique, attendent beaucoup de leur publication.

Le 15 août, l'égyptologue tchèque Zbynek ZABA était enlevé à l'âge de 54 ans; élève des Professeurs Fr. Lexa et J. Cerny, c'est en français qu'il publia deux livres remarqués : *Les maximes de Ptahhotep* et *L'orientation astronomique dans l'ancienne Égypte et la précession de l'axe du monde*. Directeur de l'Institut tchèque d'Égyptologie, il poursuivait à Abousir l'étude du mastaba de Ptahshepses. Ses recherches en Nubie avaient été particulièrement intenses dans le secteur de Tafa, puis celui de Korosko. Il avait recueilli 300 inscriptions hiéroglyphiques et quelque 5 000 gravures rupestres.

Deux deuils ont marqué des disciplines très proches des nôtres à quelques jours d'intervalle. Ceux des grands spécialistes de l'Ancien Testament qu'étaient W. F. ALBRIGHT et le R.P. DE VAUX. Ce dernier a dirigé avec éclat, de 1945 à 1965, l'École biblique et archéologique de Jérusalem. Ses *Institutions de l'Ancien Testament* (1958-1960) sont un classique. Ses fouilles sur plusieurs sites de la Palestine lui avaient fait rencontrer plus d'une fois du matériel égyptien. Tout récemment, il avait publié des contributions importantes à l'histoires des Hyksos. Le 11 septembre s'achevait une existence exemplaire, reconnue en 1962 par son entrée à l'Institut.

Le 19 septembre, disparaissait à l'âge de 80 ans, W. F. ALBRIGHT, le célèbre sémitisant américain, ancien professeur à Baltimore. Son exceptionnelle maîtrise de l'ensemble des problèmes du Proche Orient ancien lui a fait bien souvent rencontrer l'Égypte. Ses fouilles de Palestine et d'Arabie du Sud d'une part, ses études sur l'orthographe syllabique, sur les transcriptions des mots égyptiens en cunéiforme, sur les inscriptions du Sinaï, sont des apports considérables. Sa haute stature joviale était familière dans nos Congrès.

Nous rappellerons le décès, en mars 1970, en son château d'Ussé, du Comte Louis DE BLACAS. Né en 1885, il était l'arrière petit-fils du célèbre Duc de Blacas (1771-1839), « premier gentilhomme de la chambre du roi » et protecteur de Champollion le Jeune. Comme son illustre aïeul, il ne ménagea jamais son intérêt à notre science et à notre Société dont il était membre d'honneur depuis sa fondation.

Enfin, cette semaine même, nous avons eu la stupeur de perdre, dans la fleur de l'âge, un de nos collègues les plus brillants, le papyrologue Roger RÉMONDON, Directeur d'études à l'École pratique des hautes études, membre du Comité de notre Société. Son volume, *Papyrus grecs d'Apollōnos Anō*, s'est imposé comme un modèle de publication par la technique de son érudition et par l'intelligence de la problématique. Il laissera le souvenir d'un savant exemplaire et d'un charmant camarade.

Nouvelles de la Société :

Le *Bulletin* n° 61 est à l'impression. Quant à la *revue d'Égyptologie*, le tome 22 est paru. Le tome 23 est à l'impression et le tome 24 est déjà en cours.

Une séance publique de projections aura lieu le 3 décembre prochain à 21 heures, au Musée Guimet, sur *Les villes des morts dans l'Égypte antique et moderne*.

Un voyage en Égypte est prévu, au mois d'avril prochain, sous la conduite de Mme Le Corsu, notre secrétaire. Il sera réservé exclusivement aux membres de la Société qu'une circulaire informera prochainement du programme détaillé et des modalités de ce voyage.

Année Champollion :

Pour le cent cinquantenaire du déchiffrement des hiéroglyphes par Jean-François Champollion, la Société se propose d'organiser diverses manifestations commémoratives : un timbre-poste, une médaille, la restauration du monument funéraire de Champollion au Père-Lachaise, des expositions au Musée du Louvre et à la Bibliothèque nationale. Deux séances de la Société, en juin et Octobre, seront consacrées à Champollion et à des documents inédits. Enfin, à l'occasion du

Congrès des Orientalistes, en juillet 1973, il est prévu un « colloque Champollion et le déchiffrement des écritures ». D'ores et déjà, nos membres ont reçu une carte de vœux à l'effigie de Champollion et ils peuvent en faire l'acquisition.

Rapport financier :

M. Guy Beaufort, trésorier, présente son rapport pour l'année 1970-1971.

RAPPORT FINANCIER DU TRÉSORIER

Exercice 1970-1971

DÉPENSES		RECETTES	
Remboursement aux Éd. Klincksieck des *RdE* des membres bienfaiteurs et subventions	6 423,35	Cotisations	12 985,87
Impressions publications	10 976,27	Vente *Rde* (Imprimerie nationale) ..	7 642,60
Frais de déplacement divers	846,00	Vente bulletins anciens	2 226,00
Secrétariat (papeterie, imprimés, Adressopresse et et frais divers) ..	1 695,68	Intérêts servis par le Crédit Privé sur compte bloqué ..	450,00
Frais postaux	1 613,41		
Frais bancaires ...	5,00		
	21 559,71		
Excédent de recettes	1 744,76		
	23 304,47		23 304,47

ACTIF NET

Crédit Privé	12 722,07
Chèques postaux	863,49
	13 585,56

L'actif net se justifie de la façon suivante :

Actif net au 30 septembre 1970	11 840,80
Excédent des recettes exercice 1970-1971	1 744,76
	13 585,56

Il semble utile de donner aux membres de la Société les précisions suivantes : tout d'abord, certains paiements concernant l'exercice 1969-1970 ont été effectués en 1970-1971, savoir :

Remboursement aux Éd. Klincksieck des *RdE*	2 423,35
Impression bulletin n° 58	2 292,65
	4 716,00

Par contre, plusieurs dépenses afférentes à l'exercice 1970-1971 n'ont pas encore été réglées. On peut les estimer aux chiffres suivants :

Remboursement aux Éd. Klincksieck des *RdE*	3 600,00
Impression bulletin n° 61	3 000,00
	6 600,00

Ainsi que je viens de vous l'indiquer, la situation de trésorerie au 30 septembre 1971 fait ressortir un excédent de recettes de 1 744,76 F par rapport à la situation au 30 septembre 1970. Cela tient d'une part aux cotisations versées par un grand nombre de nouveaux adhérents, d'autre part par des recettes substantielles produites par la vente de bulletins anciens.

Tel est le côté positif de la situation financière de notre Société; mais, ainsi que je vous le laissais prévoir lors de la dernière Assemblée générale du 17 octobre 1970, le relèvement des cotisations s'impose maintenant par suite de l'augmentation constante des différentes dépenses que nous sommes tenus d'engager, en particulier les frais d'impression et les frais postaux.

Le Comité de la Société a discuté de cette question lors de sa réunion qui s'est tenue avant la présente assemblée. Il a été décidé de vous proposer de fixer aux chiffres suivants le montant des cotisations pour l'année 1972 :

Membres bienfaiteurs (avec *RdE* gratuite) . .	120 F
Membres titulaires	25 F
Membres étudiants	15 F

A la suite d'un vote à mains levées, cette résolution est adoptée.

Communications :

1. M. J. HUMBERT : Les monuments égyptiens et égyptisants de Paris (avec projections en couleur).

2. M. J.-Ph. LAUER : Travaux et découvertes à Saqqarah (1970-1971) (avec projections en couleur).

La séance est levée à 19 h 05.

MEMBRES BIENFAITEURS, 1971 (suite)

M. BEAUFORT.
M. BECKER.
M. BERGER.
Mme DURIOT.
M. HIGONNET.
Mlle LAMY.
Mme LONGUEVILLE.

LES MONUMENTS ÉGYPTIENS ET ÉGYPTISANTS DE PARIS

Jean HUMBERT

La légende d'un ancien culte d'Isis, dont un des temples aurait été situé à l'emplacement de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, circula à Paris pendant tout le Moyen Age[1] sans qu'il soit possible à l'heure actuelle de confirmer ou d'infirmer son existence. Car, s'il peut sembler curieux que Paris ait ignoré un culte dont la réalité est maintenant démontrée pour l'ensemble de la France, il n'est malheureusement guère possible de tirer des quelques objets égyptiens trouvés dans son sol[2] des conclusions positives et encore moins définitives quant à l'apparition d'un culte d'Isis dans la capitale.

En revanche, l'étude systématique des nombreux monuments égyptisants qu'a connus Paris — de la Renaissance à la Révolution, de l'Expédition d'Egypte à la chute de l'Empire, de la Restauration à 1867 et de 1867 à nos jours — éclaire d'un jour nouveau l'histoire de ces productions artistiques trop souvent ignorées ou méconnues.

⁂

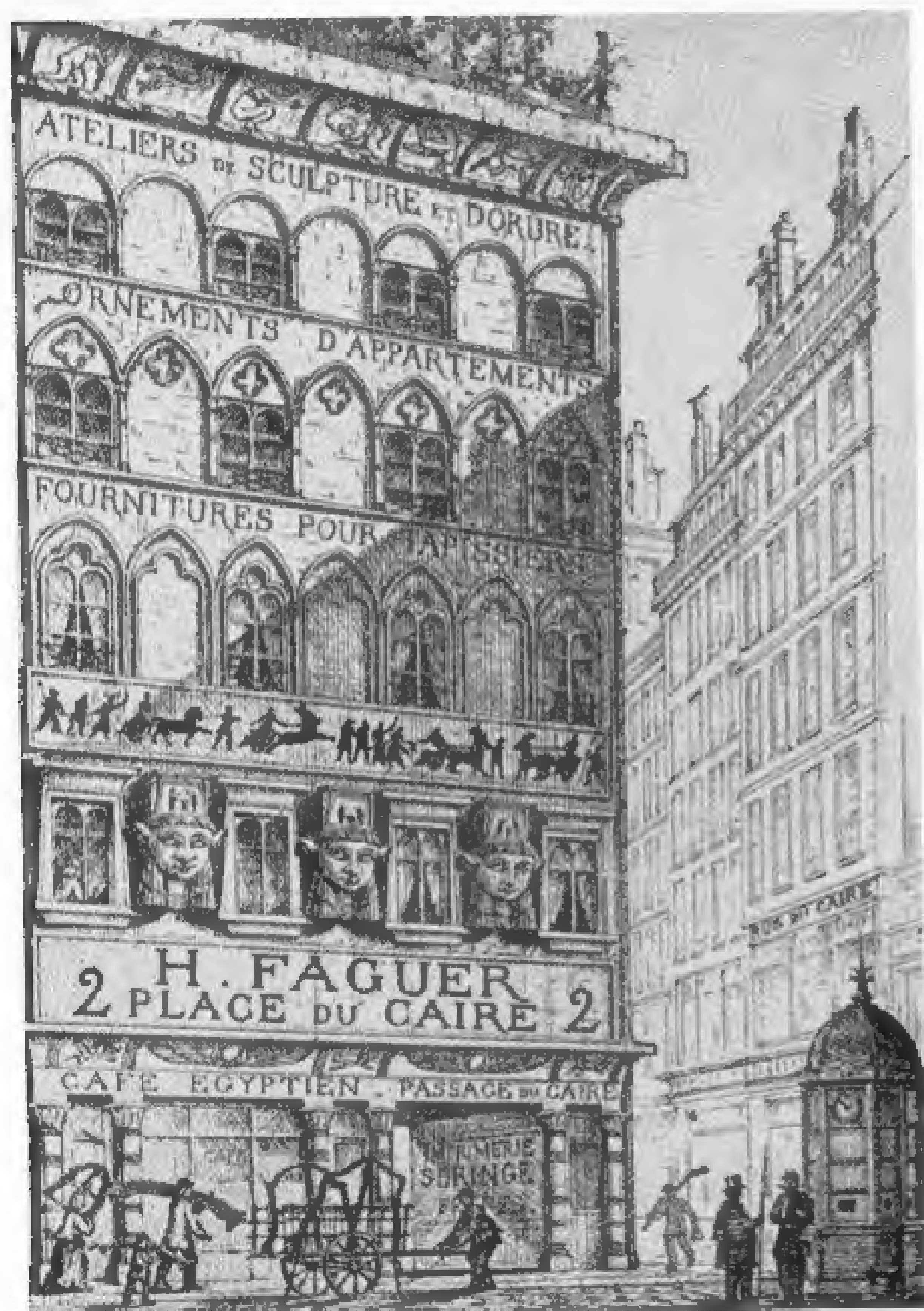
Dès l'époque romaine, les pastiches de statues et de monuments égyptiens avaient été chose courante en Italie; il fallut cependant attendre le XVIe s. pour voir à Paris un premier exemple de monument égyptisant. Construit rue Saint-Denis pour fêter l'entrée solennelle de Henri II le 16 juin 1549, il figurait un rhinocéros portant sur son dos un obélisque orné de pseudo-hiéroglyphes, et était manifestement inspiré d'une gravure de l'*Hypnerotomachia Poliphili* de Francesco Colonna représentant un éléphant pareillement chargé[3]. Pendant un siècle, l'utilisation de ces formes égyptiennes, pyramides et obélisques revus par Rome, et que les Italiens appellent « guglia »[4], se répand; on la retrouve, fortement interprétée, dans deux monuments : l'arc de triomphe surmonté d'une pyramide édifié place Dauphine pour l'entrée de Louis XIV et de Marie-Thérèse le 26 août 1660, et la Porte Saint-Denis, construite en 1672 par François Blondel qui la décora de représentations d'obélisques librement inspirés de ceux visibles à Rome[5].

Ces trois réalisations sont toutefois trop espacées dans le temps pour qu'on puisse les inclure dans un courant général. Pourtant, depuis la Renaissance, l'intérêt pour l'Égypte est allé croissant jusqu'à atteindre, à la fin du XVIIIe s., des proportions telles qu'on a pu, dès cette époque, parler d'« égyptomanie ». Cette égyptomanie avait plusieurs origines : les ouvrages, illustrés le plus souvent de planches très approximatives, dus à des voyageurs revenant d'Égypte[6]; mais aussi, les souvenirs que rapportèrent d'Italie des artistes et des lettrés qui purent y voir, outre des monuments égyptiens originaux, les résultats des fouilles de la Villa d'Hadrien, les peintures d'Herculanum et de Pompéi, et, à Rome, les décorations de Piranèse au « Caffè Inglese » de la Piazza di Spagna, d'Asprucci et de Conca à la Villa Borghèse. On retrouvera l'influence de ces modèles à Paris, mais, fort curieusement, c'est d'Angleterre que nous vinrent les « fabriques » qui ornèrent, dans le dernier quart du XVIIIe s., deux domaines parisiens, Monceau et Bagatelle.

En effet, et bien que, depuis le XVIe s., les « jardins d'Antiques » aient été fort prisés en Italie, c'est en Angleterre que la mode s'en développa au début du XVIIIe s., sous l'impulsion, entre autres, de William Kent, Charles Bridgeman et Alexander Pope, qui agrémentèrent de fausses ruines et de bâtiments exotiques des parcs que l'on connaît le plus souvent sous le nom de jardins « anglo-chinois »[7]. C'est selon leurs principes que furent décorés par Carmontelle, en 1773, la propriété du duc de Chartres à Monceau, et de 1777 à 1787, par Alexandre Bélanger et Thomas Blaikie, le domaine de Bagatelle[8]. Si les obélisques de ces deux jardins ont maintenant disparu, la pyramide égyptienne de Monceau demeure, rongée par les intempéries et couverte de lierre et de mousses, comme dernier vestige des fabriques égyptisantes des grandes propriétés parisiennes.

Quelque peu en marge de ces créations originales, il convient de mentionner la Fontaine des Innocents, qui fut redécorée à l'occasion d'un de ses déplacements, en 1788 : on lui adjoignit quatre lions égyptiens, copiés sur les lions de Nectanébo I alors à la Fontaine de Moïse à Rome[9]. Lors du transfert de la Fontaine des Innocents au milieu du square actuel, en 1865, les lions furent retirés de leur socle, et l'on perd leur trace depuis lors.

La Révolution, loin de freiner l'expansion de l'égyptomanie à Paris, devait lui réserver une place de choix. Ainsi, le Théâtre de Monsieur, rue Feydeau, reçut-il en



L'immeuble n° 2 de la Place du Caire. Prospectus publicitaire. Bibl. Nat., Estampes (mention manuscrite : 1877).



L'immeuble n° 2 de la Place du Caire. Vue partielle. Bibl. Nat , Estampes (photographie anonyme non datée).

1790 une décoration à l'égyptienne. De même, les fêtes révolutionnaires eurent souvent pour cadre des monuments

égyptisants : pour la fête de la Destruction des emblèmes de la féodalité, le 14 juillet 1792, on construisit sur le Champ de Mars une pyramide de toile, semblable à celle que l'on verra devant les Tuileries lors de la réunion du 26 août de la même année[10] et, pour la première station du défilé du 10 août 1793, on édifia, Place de la Bastille, une statue de la Régénération figurée par une fontaine à l'égyptienne[11]. Quant à la célèbre maison du n° 2 de la Place du Caire, dont les motifs décoratifs, faits d'un curieux mélange d'égyptien et de gothique, encadrent trois monumentales têtes d'Hathor, l'absence d'archives ne permet pas de la dater avec précision, et ce n'est que par recoupements que l'on avance comme dates de construction les années 1798-1799.

Toujours est-il que ces quelques exemples montrent, s'il en était encore besoin, à quel point l'apparition de formes égyptisantes à Paris est antérieure à l'Expédition d'Égypte, et quelles furent les trois sources principales dans lesquelles puisèrent les architectes : les monuments égyptiens et égyptisants de toutes époques que les artistes français virent en Italie lors de leurs voyages; les fabriques décorant les jardins qui nous vinrent d'Angleterre; enfin, les relations de voyages qui tiennent, il faut bien le dire, une place encore réduite du fait de leur petit nombre. Quant aux voyages d'artistes dans le pays même, ils sont quasiment inexistants. L'Expédition d'Egypte semble donc devoir marquer une grande innovation dans les moyens de documentation des architectes ; nous allons voir dans quelle mesure elle assuma ce rôle, et quelle en fut l'importance véritable.



Le 19 mai 1798, Bonaparte quittait la France pour une campagne militaire en Égypte, à laquelle devait participer une mission scientifique de premier ordre, dont faisait partie Dominique Vivant Denon qui, à son retour, ne manqua pas d'utiliser les nombreux croquis qu'il avait pris sur place.

Mais ce voyage ne peut seul expliquer la floraison de monuments égyptisants à Paris sous l'Empire. Deux autres grands artistes de cette époque, Charles Percier et Pierre-François-Léonard Fontaine, appelés comme Denon aux plus hautes fonctions, connurent l'Égypte au moins par des lectures, puis à travers un long séjour à Rome, ce qui explique la présence de motifs égyptiens dans leurs œuvres. En outre, les émigrés rentrant en France, dont un grand nombre revenaient d'Italie, rapportèrent avec eux les images les plus diverses concernant les différentes formes d'art rencontrées au-delà des Alpes, parmi lesquelles les formes égyptiennes et égyptisantes sont en quantité importante. Ils commandaient volontiers aux artistes des pastiches de ces œuvres, et jouèrent de ce fait un grand rôle dans la mode du temps. Enfin, les œuvres d'art prises à l'Italie lors des campagnes de Bonaparte ont été envoyées en France et, parmi d'inappréciables trésors, nombreuses sont les statues égyptiennes ou égyptisantes qui, exposées au Louvre, servirent de modèles aux architectes et aux sculpteurs. En fait, la conjugaison de ces nombreux facteurs fit que non seulement il n'y eut aucune interruption dans le règne de l'égyptomanie naissante, mais qu'elle connut un regain de faveur qui se traduisit à Paris par l'édification, entre 1800 et 1815, d'un grand nombre de monuments égyptisants.

Ainsi, sur les quinze fontaines dont la construction fut ordonnée par le Décret impérial du 2 mai 1806, trois furent d'inspiration égyptienne. Terminée en 1808, la Fontaine de l'Apport-Paris, connue également sous le nom de « Fontaine du Palmier » à cause de son fût et de son chapiteau palmiforme, fut édifiée Place du Châtelet par Bralle. Ce même architecte réalisa, de 1806 à 1809, la « Fontaine du Fellah », 42 rue de Sèvres, dont la statue, par Beauvallet, fut copiée sur l'*Antinoüs* découvert à la Villa d'Hadrien en 1738, et qui se trouvait alors au Louvre au titre des prises de guerre de Bonaparte[12]. C'est Vaudoyer, enfin, qui, chargé du groupe de deux fontaines du Palais des Beaux-Arts, actuel Institut, utilisa des moulages des quatre lions de Nectanébo dont nous avons parlé à propos de la Fontaine des Innocents[13]. Terminées seulement en 1811, ces fontaines, qui cessèrent d'être alimentées en 1863, furent retirées en 1950 et transportées dans un square de Boulogne-Billancourt[14] où elles sont toujours visibles à l'heure actuelle.



Un des quatre lions des fontaines de l'Institut, maintenant à Boulogne-Billancourt.

Dans le cadre des travaux de restauration entrepris sous la direction de Percier et de Fontaine, le Louvre fut, lui aussi, de 1801 à 1806, décoré en plusieurs endroits[15]; des demeures privées furent ornées de même : ainsi, rue des Trois-Frères, la façade sur cour de la Maison Biteaux, aujourd'hui disparue, reçut vers 1806 une entrée à l'égyptienne et, au 78 de la rue de Lille, l'Hôtel Beauharnais, vers 1807, un portique néo-égyptien.

La Place des Victoires, que rien pourtant ne semblait destiner à un tel usage, a vu se succéder, quant à elle, plusieurs monuments égyptisants parmi les plus curieux de la capitale. Déjà, en 1792, un obélisque de toile avait été monté à la place de la statue de Louis XIV. Après sa démolition, Bonaparte posa, le 23 septembre 1800, la première pierre d'un monument devant honorer la mémoire des généraux Desaix et Kléber. La cérémonie se déroula devant un édifice provisoire, élevé en forme de temple égyptien, qui fut démoli deux mois plus tard. Il fut enfin décidé d'élever une statue à Desaix seul. Un arrêté des Consuls, en date du 21 vendémiaire an XI, en confia la réalisation à Dejoux et Raymond, sous la direction de Denon. L'ensemble du monument, qui comprenait, outre la statue, l'*obélisque Albani*, jusque-là au Louvre, et un socle égyptisant, fut juste terminé pour l'inauguration, le 15 août 1810. Mais dès le 9 octobre suivant, il dut être entouré de palissades, les bourgeois du quartier n'ayant guère apprécié l'œuvre sculpturale de Dejoux. Denon proposa, le 21 février 1812, de la remplacer par l'obélisque de la Piazza del Popolo, qui serait offert par la ville de Rome, mais ce projet demeura sans suite. En 1814, la



La statue de Desaix Place des Victoires (1810). Musée Carnavalet. Estampes

statue de Desaix est retirée de son socle et fondue peu de temps après. Le piédestal, démoli, laisse la place à la statue équestre de Louis XIV visible aujourd'hui

Le seul des monuments égyptisants qui aurait pu rivaliser en importance avec celui de Desaix, l'obélisque du Pont-Neuf, ne fut pas achevé par suite de la chute de Napoléon. L'idée de faire de la pointe de l'île de la Cité le socle d'un monument n'était pas nouvelle, puisque l'architecte Poyet avait déjà présenté à Bonaparte, en 1798, un projet de colonne à ériger en cet endroit Sans doute l'Empereur s'en est-il souvenu lorsqu'il signa au camp de Schoenbrunn, le 15 août 1809, un décret ordonnant la construction, sur le terre-plein du Pont-Neuf, d'un obélisque de 180 pieds de haut. Les travaux commencent aussitôt, sous la direction de Chalgrin, puis de Le Père En 1811, le soubassement est quasiment terminé Mais, lorsque Napoléon regagne Paris lors des Cent-Jours, une souscription est déjà ouverte pour rétablir la statue de Henri IV. L'édification de l'obélisque est condamnée

Pendant tout l'Empire, d'autres éléments égyptisants de décoration, qu'on s'était habitué à voir dès l'époque de Louis XV, se multiplient; ainsi les sphinx qui avaient, depuis le milieu du XVIIIe s. un égal succès. Les façades de boutiques, les enseignes sont, elles aussi, décorées à l'égyptienne. Enfin, suprême consécration, l'origine isiaque de Paris est « prouvée » officiellement par une commission dirigée par Louis Petit-Radel, et Isis est représentée, assise à la proue d'un vaisseau antique, dans les nouvelles armoiries de la ville de Paris autorisées par lettres patentes du 20 janvier 1811[18]

L'Égypte est donc omniprésente à Paris à la fin de l'Empire. Mais où les artistes avaient-ils été chercher leur inspiration ? Les lions égyptiens des fontaines de l'Institut furent moulés sur ceux de la Fontaine des Innocents, le chapiteau et la colonne de la Fontaine du Palmier furent très certainement réalisés d'après les dessins de Norden,

et la statue de la Fontaine de la rue de Sevres copiée sur l'*Antinoüs* qui se trouvait au Louvre... En fait, tous les monuments égyptisants que nous avons cités ont une origine commune : les planches de relations de voyages du XVIIIe s. et les modèles romains. Même le *Voyage de la Basse et Haute Egypte* de Denon, paru en 1802, ne parait pas avoir influencé les formes nées de l'égyptomanie.

Il convient donc de rendre à l'Expédition d'Égypte une plus juste place et de nuancer son action. En effet, elle ne semble en aucune façon avoir eu le rôle de source d'inspiration qu'on lui attribue depuis quelque cent cinquante ans, de sorte que des appellations stéréotypées telle « style retour d'Égypte » devraient être, sinon complètement abandonnées, du moins utilisées avec les plus sérieuses réserves. Il n'en demeure pas moins certain qu'elle a contribué à entretenir la « mode d'Égypte », et qu'elle l'a même très fortement relancée. Car, non seulement il n'y eut aucune interruption dans les manifestations de l'égyptomanie de la fin du XVIIIe s., mais la gloire auréolant l'Expédition de Bonaparte peut expliquer le grand nombre de monuments égyptisants rencontrés dans le Paris de l'Empire. En effet, le mythe égyptien s'est déjà, dans une large mesure, intimement mêlé à celui de la conquête de l'Égypte et à celui-là même, naissant et combien plus complexe, de la légende napoléonienne.



Après la chute de l'Empire et malgré la parution d'ouvrages scientifiques d'une qualité toujours supérieure concernant l'Égypte, les préoccupations des artistes et des Parisiens ne sont plus les mêmes; de ce fait, la construction de monuments à l'égyptienne ne semble plus, au premier abord, entrer dans un cadre général d'idées comme ce fut le cas pendant la période précédente. Le nombre de productions égyptisantes n'en fut pas pour cela moins important.

C'est ainsi que l'on restaura, en 1844, la Fontaine de la rue de Sevres, en remplaçant la statue de Beauvallet, détériorée, par une copie due à Théodore Gechter[17], toujours visible de nos jours. De même, lorsqu'il fallut déplacer, en 1858, la Fontaine du Châtelet, en profita-t-on pour la surélever sur un socle orné de quatre sphinx dus au ciseau d'Alfred Jacquemart[18]. Au Louvre, trois plafonds du musée Charles X furent décorés à l'égyptienne, en 1827 par François-Edouard Picot et Abel de Pujol et, en 1835, par Léon Cogniet[19]. Enfin, la façade du Palais de Justice sur la rue de Harlay fut édifiée de 1857 à 1868 par Joseph-Louis Duc et librement inspirée de celle du temple de Dendérah[20].

Mais c'est surtout dans les lieux publics que l'on observe les plus étonnants monuments égyptisants. Par exemple, de 1818 à 1825, les Parisiens peuvent aller se distraire dans les Jardins du Delta où dominent les « montagnes égyptiennes » (une adaptation des « montagnes russes »)[21]. Les cimetières, et notamment le Père-Lachaise, se couvrent de tombes égyptisantes, dont les plus connues sont celles de Gaspard Monge, de Joseph Fourier et de Champollion le Jeune — cette dernière étant malheureusement à l'heure actuelle en bien triste état. Enfin, la Place de la Concorde, après l'érection par Lebas, le 25 octobre 1836, de l'*obélisque de Louxor*[22], va servir de cadre à de grands rassemblements populaires, pretextes à autant de décorations : l'obélisque, entouré d'estrades et de sphinx de carton-pâte issus de l'imagination de l'architecte Charpentier, sera le point de mire égyptisant de nom-

Cimetière du Père-Lachaise. Emplacements de tombes égyptisantes.

Div. 1 : Cesse Da Gama Machado (pyramide sur 4 tortues).
4 : Louis P[illegible] (massif)
[illegible]
[illegible] (chapelles).
[illegible]
[illegible]
[illegible]
Familles Feuquières et Lecomte (pyramide)
13 : J.H.C. Dubail 1829 (chapelle)
14 : Famille Bis (massif).
18 : Champollion le Jeune (obélisque)
Joseph Fourier (naos).
Gaspard Monge (tombe à étage)
7 : Familles Caron et Fouchard (tête de pharaon).
8 : Famille Dumont (chapelle)
96 : Famille Lang Verte (stèle)

breuses fêtes. Ainsi, le 12 novembre 1848, fut-il accompagné de « quatre grandes colonnes de style égyptien et de granit rose »; le 4 mai 1849, entouré d'un autel et recouvert d'un velum et de peintures; le 4 mai 1850, de quatre sphinx et colosses égyptiens; le 15 août 1852, décoré d'un médaillon, d'une palme et de guirlandes lumineuses; et enfin, le 15 août 1866, enfermé derrière les portiques d'un immense « palais égyptien ».

Par rapport à la période révolutionnaire et à l'Empire, il est certain que l'on constate, de 1815 à 1867, une légère baisse de l'égyptomanie, bien compréhensible à Paris en ces périodes de troubles. Toutefois, la mode est loin d'en disparaître, et le plus étonnant est sa constante liaison avec le mythe napoléonien. C'était déjà le cas, nous l'avons vu, à la chute de l'Empire; cela réapparaît dès le règne de Louis-Philippe et, plus encore, sous celui de Napoléon III. Les exemples en sont innombrables : on restaure deux fontaines, celles de la rue de Sèvres et de la Place du Châtelet qui, entre toutes, marquent cette relation entre l'Expédition d'Égypte, les trophées qui y furent recueillis, et une certaine manière d'en garder le souvenir; on rappelle, discrètement il est vrai, par les inscriptions latines du piédestal de l'obélisque de Louxor, la campagne des bords du Nil; de même, on peut lire, le 4 mai 1850, sur le socle des colosses égyptisants dressés Place de la Concorde à l'occasion de la fête de la proclamation de la République : *Pyramides, Aboukir, Héliopolis*...; enfin, alors que s'ouvre, tout près de là, le « Diorama de la bataille des Pyramides », on projette la construction d'un monumental tombeau de Napoléon en forme de pyramide, et la fête du 15 août est remise à l'honneur : tous ces éléments créent un climat propice au retour à une ancienne tradition égyptisante, à laquelle l'Expédition d'Égypte, un des grands titres de gloire de Bonaparte, sert de prétexte. Le

mythe de l'Égypte, qui suscite la curiosité et étonne encore, en frappant leur imagination, les badauds parisiens, voit son prestige rehaussé par sa liaison constante et étroite avec celui, triomphant, de l'épopée napoléonienne



A partir de l'Exposition Universelle de 1867, l'habitude fut prise d'inviter les participants étrangers à édifier un ou plusieurs pavillons rappelant le style architectural et l'histoire de leur pays. Ainsi, pendant soixante-dix ans vit-on s'élever, sur le Champ de Mars ou sur la colline de Chaillot, des copies de temples égyptiens ou des monuments plus proprement égyptisants. Peut-être cela a-t-il suffi pour apaiser la soif de pastiche des Parisiens. Toujours est-il que, en dehors des pavillons construits lors des Expositions Universelles, la capitale ne vit plus la création, de 1867 à nos jours, que de quelques monuments égyptisants isolés, ce qui semble bien être le signe du déclin irréversible de l'égyptomanie parisienne.

Le Parc égyptien à l'Exposition Universelle de 1867, aménagé sous la direction de Mariette, et situé dans l'angle nord-ouest du Champ de Mars, comprenait notamment un temple égyptien, copié sur le temple de l'ouest à Philae, et dont l'intérieur servait à la présentation d'œuvres originales du musée de Boulaq. Quelques années plus tard, en 1875, le sculpteur Frédéric-Auguste Bartholdi réalisa la statue de Champollion qui occupe, de nos jours encore, le centre de la cour d'entrée du Collège de France. En 1878, fut édifiée, toujours sous le contrôle de Mariette, la reconstitution d'une maison égyptienne d'Abydos. Après la mort, en 1881, du grand égyptologue, ce fut Charles Garnier qui, dans le cadre de sa rétrospective de « l'Histoire de l'Habitation », présenta en 1889 la restitution d'une



Le temple de Pharaon (F. Ducuing, L'exposition universelle de 1867 illustrée, I°, p. 57)

maison de l'époque de Ramses II[25]. En 1900 enfin, le nombre de décorations égyptisantes fut à la mesure de l'immensité de l'Exposition, pour laquelle on construisit notamment un temple et un théâtre « en égyptien antique » et « des caveaux polychromés reproduisant des tombeaux des anciens égyptiens avec momies et reproduc-



Le palais de l'Egypte (l'Exposition de Paris 1900, Ed. Montgredien III, p. 1)

tions de momies »[26]. C'est également de cette époque que datent les décorations égyptisantes du Grand Palais, dont les plus representatives sont, sur l'actuelle Avenue Franklin-Roosevelt, la frise de grès-cérame realisée par la Manufacture de Sèvres d'apres les dessins de Joseph Blanc et, face au Petit Palais, celle en mosaïque d'émail d'apres Edouard Fournier

Les manifestations de l'égyptomanie sont, à partir de cette date, très éparpillées : citons par exemple le cinéma *Louxor*, 170 boulevard Magenta (1920); le panneau du n° 18 de la rue des Quatre-Vents; la frise ceignant l'Institut d'Art et d'Archéologie, 2 rue des Chartreux (1927); le pavillon du Canal de Suez à l'Exposition Coloniale de 1931; le pavillon de l'Égypte à l'Exposition Internationale de 1937; et les medaillons de l'École pratique de médecine de la Faculté de Paris (1953). En fait, depuis la dernière guerre, une seule grande manifestation artistique a réveillé pour quelques mois l'« égyptomane » qui sommeille en chaque Parisien : l'exposition *Toutankhamon et son temps* qui s'est tenue au Petit Palais en 1967 Son énorme succès fut exploité, jusqu'aux limites mêmes du mauvais goût, par d'innombrables officines de publicité. Qui pourrait oublier les « coiffures à la pharaon », les affiches à l'égyptienne, les chocolats enveloppés dans de petits sarcophages de papier doré, les jeux pour enfants de « Toutencarton » à la television française, le « Toutenépargnant » de la Caisse d'Épargne . Mais aucune construction ne profita de cette mode pour se décorer de symboles égyptiens. Les brillants exercices de style des professionnels de la publicité avaient-ils émoussé la fantaisie imaginative de nos architectes ? Ou bien cette exposition, en faisant connaître des œuvres originales, parmi les plus belles, avait-elle fait paraître fades et ridicules les pastiches ou les utilisations dans des édifices pseudo-égyptiens de thèmes propres à l'Égypte ancienne ? Cela

est fort possible. Mais en fait, notre époque, qui a créé, en tournant résolument le dos au passé, de nouvelles formes d'architecture et de décoration, ne voit plus, dans les monuments égyptisants datant dans leur majorité du XIXe s., que les manifestations médiocres et stériles d'artistes incapables de créer un style original. Nous savons que c'est loin d'avoir toujours été le cas. Mais ce genre bien particulier d'emprunts ne peut plus s'adapter au cadre de vie en pleine mutation que connait la seconde moitié du XXe s. Aussi y a-t-il de fortes chances pour que le Pavillon de l'Égypte à l'Exposition Internationale de 1937 soit le dernier monument égyptisant construit à Paris.

Il demeure néanmoins particulièrement étonnant que, pendant quatre siecles, une ville ait utilisé en grand nombre, principalement dans la seule intention de s'embellir, des themes architecturaux vieux de près de 5000 ans, choisis et exploités moins pour leur valeur intrinsèque que pour leur incomparable puissance d'évocation

NOTES

1 Voir notamment : G. Lafaye, *Histoire du culte des divinités d'Alexandrie hors d'Égypte* (1884) et *Les divinités alexandrines chez les Parisii* (1904) (Recueil de mémoires publiés par la Société des Antiquaires de France à l'occasion de son centenaire); M Barroux, *Les Origines légendaires de Paris* (*Paris et Ile de France*, mémoires publiés par la Fédération des Sociétés historiques et archéologiques de Paris et de l'Ile de France, VII, 1955); R. Barroux, *Statue et légende d'Isis à Saint-Germain-des-Prés* (*Le Moyen Age*, n° 3, t. LXV, 4e série, tome XIV, Bruxelles, 1959

2 Cf. J. Leclant, *Orientalia* 32, fasc. 2 (1963), 216 et 217; P M Duval, *Paris antique des origines au IIIe siècle* (1961 . J. Leclant, *En quête de l'Égyptomanie* Revue de l'Art n° 5, 1969), 82-8

3. Publiée à Venise en 1499, cette œuvre fut éditée à Paris en 1546 chez Jacques Kerver, sous le titre *Hypnerotomachie, ou discours du Songe de Poliphile*. Voir à ce sujet E. Iversen, *The Myth of Egypt and its hieroglyphs in European tradition*, Copenhague (1961), p. 67-8 et pl. 12 et 13

4. Cf. J-J Gloton, *Les obélisques romains de la Renaissance au néo-classicisme* (*Mélanges d'archéologie et d'histoire de l'École Française de Rome*, LXXIII, 1961, p. 445

5 Ce dont Blondel s'est expliqué, cf. Cours II, 167 et I.I, 618. cités par Louis Hautecœur *Histoire de l'Architecture classique en France* 1re éd. (1943-1957), II, p. 512 et 513.

6. Voir par exemple à ce sujet L Hautecœur o.c., IV, p 23 et 24, V p. 267 et 268, E. Iversen, o.c., p. 101-10, G Jéquier, *Manuel d'archéologie égyptienne Les éléments de l'architecture* p XII et XIII

7. Cf. J. Baltrusaitis, *Aberrations. Quatre essais sur la légende des formes*, Paris (1957), p. 99.

8. Descriptions dans M Thiery, *Guide des amateurs et des étrangers voyageurs à Paris ou description raisonnée de cette ville* Paris 1787) I p. 27 et 68 et dans L Carrogis dit Carmontelle *Jardin de Monceau* Paris (1779), p. 9 et 10.

9. Maintenant au Musée du Vatican Cf G. Botti et P Romanelli, *Le Sculture del Museo Gregoriano Egizio*, p. 14-8, p. 136, et pl. 16-8.

10. Cf. J.-G. Wille, *Mémoires et Journal*, Paris (1857), p. 357-8

11. *Ibid.*, p. 389-90.

12. Cf. L. Petit-Radel, *Les monuments antiques du Musée Napoléon* Paris (1805), II, p 98 n° XLIII pl 45 Remise aux alliés en 1815. cette statue se trouve maintenant au Musée du Vatican Salle des fondations n° 143 , cf G. Botti et P Romanelli o.c p 95 7 et pl 2-67 et 72.

13. Cf. A.L.T. Vaudoyer, *Plan, coupe et élévation du Palais de l'Institut Impérial de France* (1811)

14 Groupe d'immeubles rues de l'Ancienne Mairie du 25 août 1944 et du 6 juin 1944

15 Dont une *Isis* par Moitte, sur la façade est de la moitié nord de l'aile occidentale de la Cour Carrée Cf L. Hautecœur, *Le Louvre et les Tuileries* (1924 pl 6

16. Cf L.-M Tisserand, *Les Armoiries de la ville de Paris* 1874 1875 I p 31 8 149 52 et pl hors-t face à la p 52

17 *Inventaire general des richesses d'art de la France Paris Monuments civils* 1879 I p 209

18. *Ibid* p 207

19. Cf F de Clarac, *Musee de sculpture antique et moderne* (1841-1853) I (texte) p 574 et 575, G. Aclanier *Le musée Charles X et le département des antiquités égyptiennes* Histoire du Palais et du Musée du Louvre, 1961), pl. 21, 22 et 39.

20. Cf L. Hautecœur, *Histoire de l'architecture classique en France* 1re éd 1943 1957 VII p 127 et n 2, voir aussi *Documents relatifs aux travaux du Palais de Justice de Paris* 1858

21 Cf L. Lazard. *Deux jardins disparus* 1914

22 Voir A Lenas, *L obelisque de Luxor* 1839

23. *L'Exposition Universelle de 1867 illustrée* redacteur en chef Fr Ducuing (1867) I, p 54 9 113 116. 424, et II p 287, A Mariette *Exposition Universelle de 1867 Description du Parc egyptien* (1867) C. Edmond, *L Égypte à l'Exposition Universelle de 1867* (1867).

24. Cf. A. Rhoné, *L'Egypte antique* (1879), p. 27 9, *Les Merveilles de l'Exposition de 1878* (1878) p 668 9

25 Cf *L Exposition de Paris 1889*, F Jourdain. *L Exposition Universelle de 1889* Paris s.d pl 1 et 2 A

26. Cf *L Exposition de Paris* (1900), ed Montgredien (1900) III, p. 1 7

27 *Id* II p. 185 et 230

28. Cf Mohamed Mahmoud Khalil *La Participation égyptienne à l'Exposition Internationale de Paris 1937* (1937)

Tous les clichés reproduits sont de l'auteur

TRAVAUX ET DÉCOUVERTES À SAQQARAH (1970-1971)

J.-Ph. LAUER

Comme au cours des années précédentes, la dernière campagne que j'ai menée à Saqqarah s'est étendue sur quatre mois, de fin novembre 1970 à fin mars 1971. Mes activités s'y sont trouvées partagées entre les travaux et recherches effectués pour le compte même du Service des Antiquités de l'Égypte, aux complexes funéraires des rois Zoser et Sekhem-khet de la IIIe dynastie, et ceux qu'avec notre président, M. Jean Leclant, et plusieurs membres de notre équipe de recherche du C.N.R.S. nous avons entrepris, en collaboration avec le Service des Antiquités, dans les pyramides à textes des rois de la VIe dynastie; cela essentiellement avec les fonds mis à notre disposition par la Commission des Fouilles du Ministère des Affaires Étrangères.

I. Au complexe funéraire du roi Zoser

Depuis ma dernière communication faite ici, il y a juste deux ans[1], nous avons, avec le concours de mon assistant égyptien, l'architecte Salah El-Naggar, travaillé en deux points principaux de la cour du Heb-Sed, situés respectivement à l'une des deux extrémités de la diagonale allant du S.-O. au N.-E. de cette cour.

Nos efforts ont ainsi porté, d'une part, vers son extrémité sud-ouest, surtout sur la seconde des chapelles occidentales à colonnes cannelées et à toiture arquée, qui comportait, comme la première, un escalier aboutissant à une grande niche à statue et, d'autre part, à l'extrémité nord-est, sur les petites chapelles orientales extrêmement ravagées par les carriers anciens, où les vestiges déjà fort réduits tendaient vers une destruction totale.

Sur le premier point, c'est-à-dire aux chapelles de l'ouest à colonnes cannelées et à escalier, nous avions déjà commencé, au début de 1969, à compléter leurs soubassements, en vue d'atténuer le fâcheux hiatus que présentaient les ruines entre les deux édifices dont nous avions effectué l'anastylose et la reconstitution : le pavillon à tores d'angles et la chapelle arquée aux trois colonnes cannelées[2]. Nous comptions, alors, au-dessus des soubassements une fois rétablis, simplement amorcer les fûts des colonnes avec les assises indispensables des façades dans lesquelles ils devaient être engagés, de façon à bien faire saisir aux visiteurs qu'il y avait eu là, au temps de la IIIe dynastie, une succession continue de chapelles.

Mais, au cours d'une étude plus minutieuse que nous avons faite ensuite des éléments des colonnes et des corniches arquées provenant des deux chapelles à escalier, nous sommes finalement parvenus à les distinguer et à les attribuer respectivement à l'une ou à l'autre; cela nous permit de constater que leur répartition était très inégale et que nous avions beaucoup plus d'éléments de la seconde chapelle que de la première. Ainsi, et bien que les lacunes fussent néanmoins fort importantes, il nous est apparu possible de tenter la reconstitution de cette seconde chapelle, où les travaux d'anastylose ont débuté dans l'hiver 1969-1970 et se sont poursuivis au cours de la dernière campagne.

La progression du travail a été là fort lente; en effet, pour chacun des tronçons de colonne manquant, qui s'étendent parfois sur plusieurs assises, il y a d'abord lieu d'exécuter les modèles en plâtre qu'il faut raccorder et ajuster avec soin aux éléments déjà remis en place dans la façade; ces modèles sont ensuite enlevés pour en prendre les moules dans lesquels devront être coulés en béton armé et pierre artificielle les tronçons définitifs; et enfin, c'est seulement une fois asséchés, que ces derniers pourront être remontés sur les colonnes et raccordés en façade. Toutes ces opérations, avec le nombre si réduit d'ouvriers qualifiés dont nous pouvons disposer et qui, par surcroît, trouvent à tout propos des motifs d'absence, prennent évidemment beaucoup de temps.

Après avoir donc complété les soubassements des deux chapelles à escalier jusqu'à leur hauteur originelle de quatre coudées (= 2,10 m. env.), et reconstitué leurs petits sanctuaires respectifs comportant chacun un simulacre de porte ouverte et une niche à offrandes, nous avons commencé la réédification des façades proprement dites, nous contentant, pour la première à partir du sud, d'amorcer, comme il avait été décidé, ses colonnes, ses murs et ses pilastres d'antes, en réservant le maximum de pierres et d'éléments anciens encore disponibles à la reconstitution de la seconde chapelle. Dans celle-ci, la 12ᵉ assise au-dessus du soubassement a pu être atteinte sur son ante sud, ainsi que sur la paroi méridionale de la grande niche à statue, et la 10ᵉ assise sur les deux autres parois de celle-ci ainsi que sur la première colonne[1], puis la 12ᵉ assise sur la deuxième colonne, et, enfin, la 15ᵉ assise sur la troisième colonne et l'ante nord de la chapelle.



Chapelles de l'ouest à colonnes cannelées en cours d'anastylose.

Simultanément, afin d'épauler cet édifice, nous avons jugé nécessaire de remonter en partie les antes des deux chapelles qui l'encadrent au sud et au nord. C'est ainsi que l'ante nord de la première chapelle à escalier a été réédifiée jusqu'à sa 9ᵉ assise et que la colonne qui lui fait suite vers le sud a été portée à la 7ᵉ. Quant à l'ante sud de la chapelle voisine du côté nord, elle a été remontée

pour le moment jusqu'à sa 5e assise, mais cette hauteur devra être probablement portée environ au double.

Tandis qu'il était procédé à ces reconstitutions, la restauration, commencée en 1968, de l'estrade du Heb-Sed[5] où, principalement à l'assise supérieure, la plupart des blocs des parements ouest, nord et est, très gravement altérés, devaient être remplacés par des éléments moulés en béton et pierre artificielle, a pu être achevée et complétée par le rétablissement du second des deux petits escaliers disposés du côté oriental[6], dont il ne subsistait plus que des débris de la fondation

Sur le second point de la cour, c'est-à-dire aux chapelles de l'est, les travaux avaient été engagés en janvier 1969[7]. Il s'agissait essentiellement de reconstituer l'une des douze petites chapelles semblables entre elles, qui se dressaient là à partir de son extrémité nord. Ces chapelles, qui appartiennent à un troisième type de petits sanctuaires prédynastiques transposés dans la pierre par Imhotep, ne comportaient pour tout décor en façade qu'une petite saillie d'encadrement de chaque côté et une crête arquée soulignée par un tore de même courbure; nous en avions établi, il y a bien des années, la restitution théorique[8]

Durant la campagne 1969-70, après avoir terminé la recomposition du soubassement contenant le petit sanctuaire avec simulacre de porte ouverte, niche à offrandes voûtée et plafond imitant des rondins, comme aux chapelles de l'ouest, mais disposé ici latéralement vers le sud, nous avions mené la reconstitution de la façade même jusqu'à un peu plus de 4 m. de hauteur[9]. Au cours de la dernière campagne, la recomposition de cette façade a pu être achevée La photographie reproduite ci-dessous a été

prise une fois réincorporés à la crête tous les blocs anciens dont nous disposions, mais avant d'avoir pu y replacer les quelques éléments manquants qui étaient à refaire

Outre quelques travaux complémentaires restant à effectuer aux murs bas en chicane, qui précèdent ou limitent les dépendances de cette chapelle, nous comptons recomposer en partie la façade de la chapelle voisine du côté



Chapelle de l'est reconstituée

sud. Nous pensons y réincorporer, en particulier, l'intéressant groupe d'elements de départ de la crête, dont nous avions reproduit autrefois la photographie[10], et dont nous disposons encore sur le terrain.

II Au complexe funéraire de l'Horus Sekhem-khet

Nous avons poursuivi cet hiver encore, durant plus de deux mois, avec une petite équipe d'une trentaine d'ouvriers, nos déblaiements en vue de retrouver le point de départ de la descenderie du tombeau sud de cet Horus, éboulée à une quarantaine de mètres du fond du puits où nous l'avions atteinte en descendant par ce dernier. Ces recherches, effectuées cette fois dans le massif ouest de l'enceinte, entre son angle S-O et l'axe E-O du tombeau sud, ont été aussi négatives que celles exécutees dans le massif sud au cours de la campagne précédente

Quelques découvertes fortuites ont néanmoins été faites au cours de ces vastes déblaiements, surtout en 1970. Signalons d'une part, au-dessus de l'emplacement de l'enceinte sud détruite, et à une quarantaine de metres de son angle S-O, l'existence d'un puits aménagé dans les debris compacts provenant de l'exploitation des pierres et ne datant par conséquent pas de la III[e] dynastie; il contenait, dans son remplissage de sable, quelques poteries d'époque tardive, la plupart brisées, mais dont certains fragments présentent des inscriptions à l'encre en hieratique anormal ou en démotique. Vers le fond, situé au niveau de la couche de sable rouge que recouvrent les gravillons constituant la surface naturelle du terrain, gisaient des vases canopes brises en calcaire, que nous avons pu reconstituer et dont les quatre bouchons à têtes humaines étaient intacts

D'autre part, dans le sable mêlé de déchets de pierre, qui recouvrait l'enceinte ouest pas loin de son angle S-O, un cercueil de bois anthropoide de Basse Époque fut trouvé inviolé. La momie ne portait malheureusement aucun bijou ni amulette, mais le cercueil est peint d'images aux couleurs très fraiches, surtout à son revers où une figuration d'Isis y est exprimée avec une amusante naïveté[11]

III. Aux pyramides à textes de la VI[e] dynastie

Les travaux se sont poursuivis là, durant cette dernière campagne, dans les mêmes conditions de collaboration avec le Service des Antiquites représenté par l'inspecteur M. Mohammed Abdallah, qu'au cours des campagnes précédentes. Nous tenons, de plus, à remercier l'architecte en chef du Service, M. Yacoub Memdou, et ses assistants qui ont bien voulu, en diverses occasions, nous apporter leur concours efficace

Quant a notre equipe même, elle se composait, en plus de M Leclant et de moi-même, de M. Georges Goyon, Maître de Recherche, et de M[lle] Catherine Berger, Assistante de Recherche spécialiste au C.N.R.S., ainsi que de M[lle] Isabelle Pierre qui a, depuis son retour, obtenu sa licence d'Histoire de l'Art et d'Archeologie. C'est à elle, ancienne éleve de l'École des Beaux-Arts de Tours et etudiante en égyptologie, que fut confiée la délicate mission de dessiner les fragments de textes nouveaux, impartie jusque là à M. et M[me] Marcel Jacquemin, sur qui nous avions eu le regret de ne pouvoir cette fois compter Enfin, à diverses reprises nous avons bénéficié du concours bénévole de M. Alain Fouquet, en service de coopération technique pour l'enseignement du français au Caire, venu

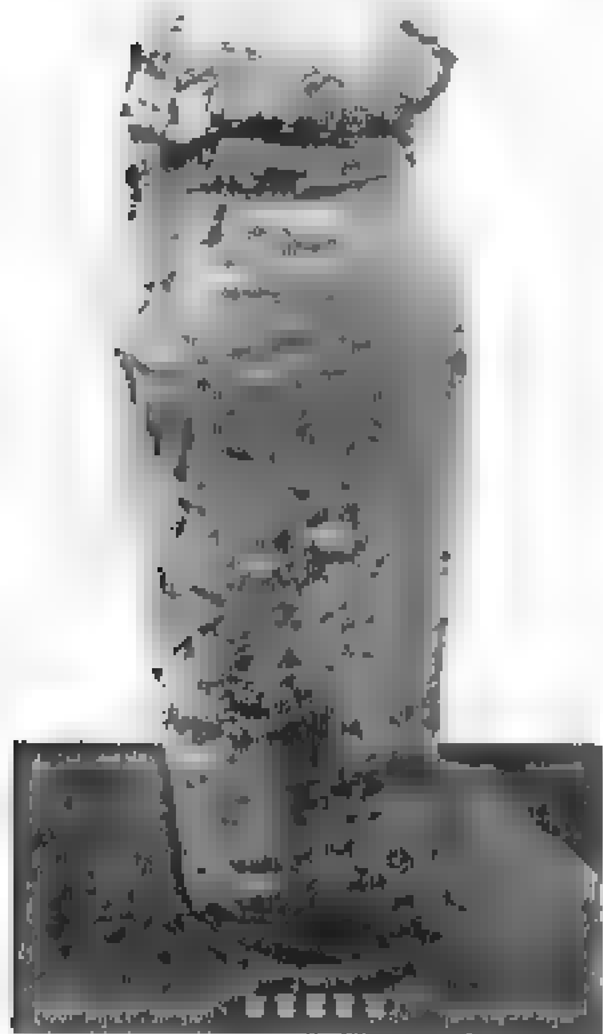
nous rejoindre sur nos chantiers lorsqu'il en avait la possibilité.

Les premiers travaux entrepris le furent à la pyramide de Pepi I, où il s'agissait avant tout d'achever le déblaiement de l'extrémité orientale de la salle sépulcrale, encombrée par la chute de l'une des énormes dalles de la voûte en chevrons sur d'importants éboulis, qui en bloquaient toujours l'accès par la voie normale de la descenderie et de l'antichambre. Comme il ne pouvait être question de relever, parmi ces éboulis instables, une dalle pesant de 30 à 40 tonnes et de la remettre en place, nous avons dû nous résoudre à la casser à la masse. Une fois ce travail accompli, le reste du déblaiement, qui ne devait plus présenter de difficultés, nous permit l'appréciable collecte de quelque 600 fragments de textes, portant leur nombre total à près de 2100 pour cette pyramide. D'autre part, le nettoyage du dallage ayant fait apparaître une large et profonde cassure contre la face orientale de la belle cuve à canopes en granit mise au jour durant notre précédente campagne [2], nous avons eu la surprise d'y retrouver l'un des canopes qui y avait été précipité par les carriers, sans doute après avoir renoncé à extraire la cuve même. Ce canope, qui comporte un enveloppement extrêmement compact de fines bandelettes soigneusement disposées, a conservé exactement la forme du grand vase d'albâtre, haut de plus de 0,60 m, qui avait dû le contenir. Cette découverte est d'importance, car jamais encore un canope de roi de l'Ancien Empire n'avait été retrouvé.

Enfin, la majeure partie des textes de cette paroi orientale, nouvellement dégagée, de la salle sépulcrale, y est conservée, ce qui représente un gros apport nouveau, Maspero n'ayant pu y entrevoir que l'extrémité supérieure



Salle sépulcrale de Pépi I vue vers l'ouest. En bas, à gauche, la cuve à canopes et la cavité où avait été précipité l'un des canopes. Au fond le sarcophage brisé



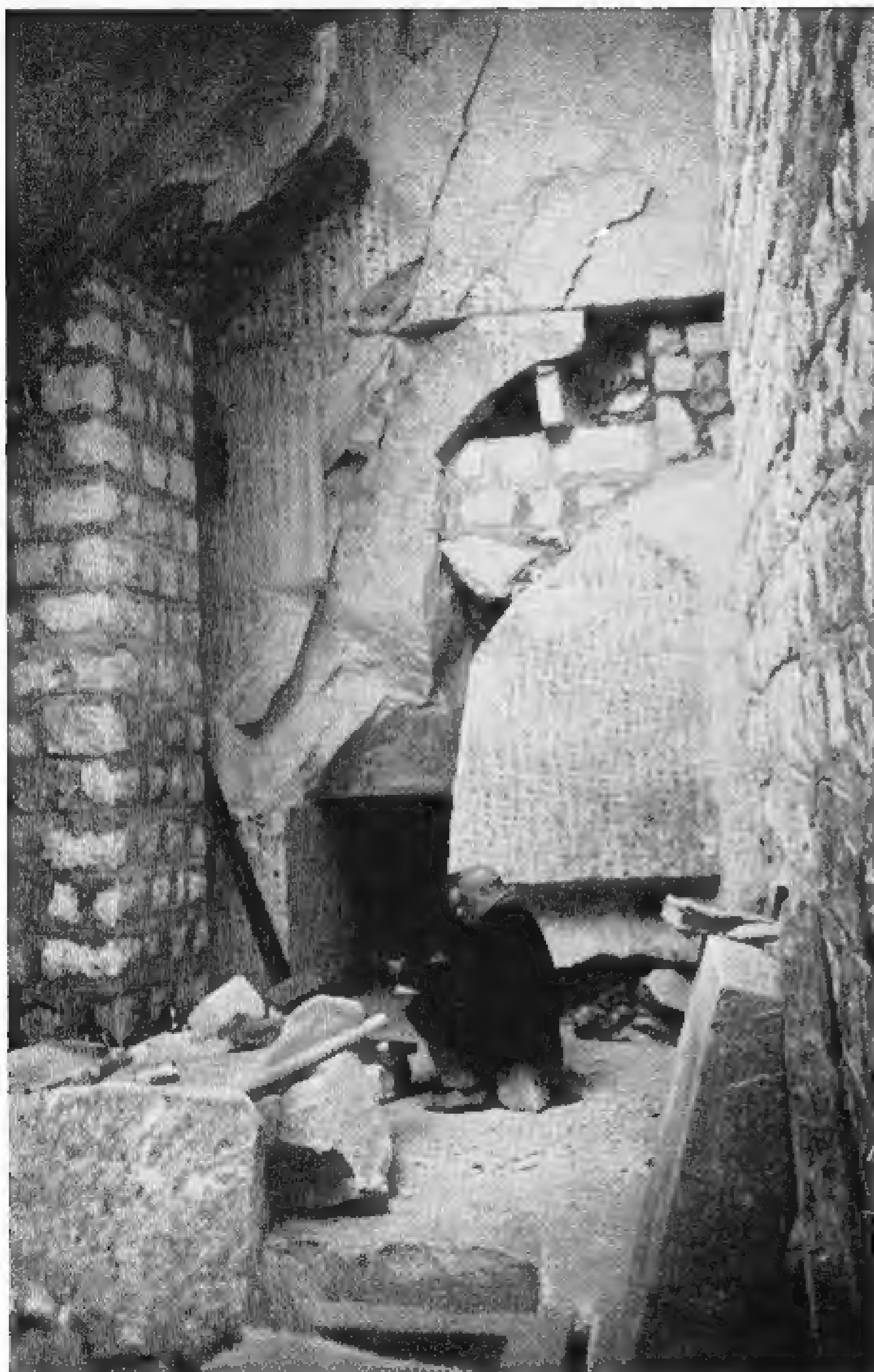
Canope du roi Pépi I

des premières colonnes d'hiéroglyphes à partir de la gauche.

Mais un autre problème ne tarda pas alors à surgir. L'énorme bloc qui, constituant toute l'épaisseur du mur de séparation entre l'antichambre et la chambre sépulcrale, présente une face inscrite sur chacune d'elles et forme linteau sur le passage les reliant, est cassé en deux, et toute sa partie sud s'est affaissée de près d'un mètre. Or, des fragments de textes recueillis se raccordant aux textes de cette dernière, tant du côté de l'antichambre que de la salle sépulcrale, il importait de pouvoir la remonter à son niveau initial.

Pour y parvenir, il convenait d'abord, afin de l'alléger, de raccourcir ce très gros élément de pierre qui s'engageait profondément sur près de 1,50 m entre les parois méridionales des deux salles centrales. Une grande saignée verticale fut alors pratiquée au pic sur chacune de ses deux faces à moins d'une trentaine de centimètres de la limite des textes, et la partie inscrite put être finalement détachée de celle engagée dans le mur sud; son poids se trouvant ainsi réduit à une dizaine de tonnes, quatre gros vérins furent introduits sous ce bloc préalablement dégagé des murets de calage provisoires que nous avions dû établir, lors du déblaiement des deux salles, et la manœuvre de relevage put commencer et être menée à bien rapidement.

Par ailleurs, à l'extérieur de la pyramide, sur sa face orientale, le complet dégagement des magasins du temple adossés à celle-ci s'imposait, en particulier pour vérifier s'il n'y subsistait pas encore quelques vestiges de statues de prisonniers[13]. Ces travaux, accomplis principalement durant la campagne 1969-1970, furent assez fructueux. Ils permirent de mettre au jour de nombreuses inhumations qui avaient eu lieu dans le sable recouvrant l'étage supérieur des magasins, les plus anciennes paraissant remonter à l'Époque Ramesside où le temple de Pépi était donc déjà en majeure partie détruit. Parmi ces sépultures ramessides, plusieurs consistaient en des sarcophages de bois, soit de forme anthropoïde où les visages sculptés et peints sur les couvercles sont parfois assez beaux[14], soit simplement rectangulaires avec couvercles en forme de toit à double versant. Dans l'un de ces derniers, un petit scarabée émaillé, d'un beau bleu brillant, porte le cartouche de Menkheper-Rê, prénom du roi Thoutmosis III, du milieu de la XVIIIe dynastie, mais qui fut porté plus



Salle sépulcrale de Pépi I vue vers l'est. Au premier plan, la cuve à canopes et son couvercle à droite. Au fond, partie de paroi, couverte de textes, affaissée d'environ 1 m.



La même paroi, après remontage de sa partie effondrée.

tard également par d'autres. Dans le sable, à proximité du même sarcophage, un amusant petit bibelot de bois sculpté, de 8 cm de hauteur, peut-être un manche de miroir, figure un singe grimpant et atteignant le chapiteau palmiforme d'une colonne[15].

Notons également un beau chevet de bois finement gravé au nom de son propriétaire, Imen-n-Ipet, qui est typiquement de l'époque de la XIXe dynastie.

Quant à beaucoup d'autres momies, un peu plus tardives, elles étaient simplement empaquetées dans une sorte de natte, faite de tiges de palmes, et déposées ainsi directement dans le sable.

Tout près du dallage de l'étage du second magasin à partir du nord, une collection de *shaouabtis* en bois, paraissant d'Époque Ramesside, la plupart assez calcinés, a été recueillie, et des traces de calcination ont été constatées également sur certaines momies situées à ce niveau. Nous avons ainsi l'indication que c'est au moins au-delà de cette période que le travail des chaufourniers eut lieu. Comme, d'autre part, les inhumations situées un peu plus haut, et en particulier une beaucoup plus tardive, située dans le haut du mur séparant les deux premiers magasins aux parois nettement échauffées par le feu, ne présentent pas elles-mêmes de traces de calcination, il est probable que les fours à chaux ont été néanmoins aménagés bien antérieurement à l'époque arabe où la pyramide même fut exploitée comme carrière.

En procédant, d'autre part, au déblaiement du couloir sur lequel donnaient ces magasins, plusieurs fragments de statues de prisonniers ont encore été retrouvés, en particulier deux beaux morceaux, l'un de buste et l'autre

de jambe agenouillée, qui complètent très heureusement l'une des statues acéphales trouvées l'année précédente[16].

Enfin, mon collègue et ami Georges Goyon a eu la satisfaction, en effectuant des mesures à l'intérieur obscur de l'une des salles couvertes des magasins, d'y trouver une nouvelle tête de statue de prisonnier assez mutilée, mais de fort belle facture.



Tête de statue de prisonnier.



Tête de statuette en grès jaune.

Au cours de la dernière campagne, nous avons étendu le déblaiement vers l'est et dégagé les deux premiers magasins disposés perpendiculairement aux précédents, dont les murs étaient apparus. Ces magasins avaient également un double étage, mais ils sont beaucoup plus ruinés.

Les vestiges étant de plus en plus réduits au fur et à mesure que l'on progresse vers l'est, nous avons transféré alors nos ouvriers sur l'emplacement du vestibule, qui devait précéder l'antichambre carrée où subsiste encore

la belle base en granit de la colonne octogonale centrale[17]. Tous les murs y sont détruits, mais un certain nombre d'éléments fragmentés de bas-reliefs de très beau style, qui en couvraient les parois et celles de cette antichambre, ont été recueillis, ainsi qu'une jolie petite tête de statuette d'homme en grès jaune.

Nous avons, enfin, cherché s'il n'y aurait pas les traces d'un serdab dans le mur épais séparant la salle aux cinq niches à statue du sanctuaire aux offrandes, comme un évidement oblong semble l'indiquer au temple de Pépi II[18]. Ici, à Pépi I, de gros blocs de calcaire local sont empilés à cet endroit, mais de façon si fruste qu'on peut se demander s'il s'agit vraiment du noyau original du mur ou plutôt de celui d'une rampe aménagée par les chercheurs de calcaire fin qui détruisirent les admirables parements des salles du temple. Au cours de cette recherche est apparue, sous le dallage du sanctuaire aux offrandes, une rigole d'évacuation qui passe de là sous le massif du mur en question pour atteindre et traverser la salle aux statues également sous son dallage disparu. Il ne nous a pas été possible de la suivre au-delà de l'emplacement de l'escalier d'accès à cette salle, en raison de la hauteur des remblais amoncelés en ce point.

Afin de poursuivre notre programme qui vise essentiellement à compléter les « Textes des pyramides », nous avons dû, en effet, laisser le temple de Pépi, et transférer nos ouvriers à la pyramide de Meren-Rê, la dernière des pyramides royales à textes où le même travail de récupération et de consolidation, que nous avons à Téti et à Pépi Ier, reste à faire.

Sur ce nouveau chantier, nous avons immédiatement commencé à déblayer le centre de la face nord de la

pyramide, où le départ de la descenderie, atteint il y a 90 ans par Maspero, était de nouveau complètement enseveli sous les sables et les éboulis. Après plusieurs jours d'un travail de désensablement, quelques pierres de calcaire fin apparurent encore *in situ;* il s'agissait de blocs de soubassement de la chapelle nord d'où part toujours la descenderie dans les pyramides de cette période; mais, fait important, les deux blocs d'angles de la première assise en façade ne tardèrent pas à surgir à leur place d'origine. En outre, à côté de celui de l'angle N-O gisaient deux blocs comportant un tore horizontal; leur examen montra que l'un et l'autre avaient appartenu à la corniche à gorge couronnant les façades de cette chapelle, et que l'un avait comporté, en outre, le sommet du tore d'angle nord-ouest de la façade principale.



Pyramide de Meren-Rê. Apparition de la descenderie bloquée par un tampon de granit.

Enfin, l'actuel départ de la descenderie, encore bloqué par un tronçon de granit, fut mis au jour. Les violateurs, puis les carriers qui exploitèrent le monument, n'avaient pénétré dans la descenderie qu'au-delà de ce tampon, en brisant les blocs de calcaire de son plafond. C'est la voie qui fut également utilisée par Maspero et que nous comptons rouvrir à la reprise du chantier, lors de notre prochaine campagne.

NOTES

1. Cf. *BSFE* 56, 11-24.
2. *Ibid.* 52, pl. III, A.
3. *Ibid.* 37-38, pl. IV.
4. Cette première colonne ne partant pas du haut du soubassement comme les autres, mais reposant directement sur le sol, cette assise y est en réalité la 20e.
5. Cf. *BSFE* 52, 17.
6. Nous avions donné une photographie de ce travail en cours dans *CRAIBL* (1970), p .487, pl. II, *a; cf.* également *ibid.*, pl. I, *a.*
7. Cf. *BSFE* 56, 13.
8. Cf. Lauer, *La pyramide à degrés. L'architecture*, I, p. 142-3, et II, pl. 58, 3.
9. Cf. *CRAIBL* (1970), p. 487, pl. II, *b.*
10. Cf. Lauer, *o.c.*, pl. 66, 4.
11. Cf. *CRAIBL* (1970), p. 490, pl. III.
12. Cf. Leclant dans *BSFE* 58, 13-4 et Lauer dans *CRAIBL* (1970), p. 494, pl. V.
13. Cf. *BSFE* 56.
14. Cf. *CRAIBL* (1970), p. 496, pl. VII, *a.*
15. *Ibid.*, p. 497, fig. 1.
16. *Ibid.*, p. 499, pl. VIII, *b.*
17. Voir le plan de cette partie du temple que nous avons donné l'année dernière, *ibid.*, p. 500; pour la colonne octogonale, *cf. ibid.*, p. 499, pl. VIII, *a,* ainsi que Leclant dans *Orientalia* 40, pl. 35.
18. Cf. Jéquier, *Le monument funéraire de Pépi II. II. Le temple*, p. 25-6 et pl. I.

J. F. - Editions - Impressions
17, rue Lambert - Paris-18e